

L'Année sartrienne n° 37

Bulletin du Groupe d'Études Sartriennes

Yearbook of Sartre Studies

Sartre Jahrbuch

Anuario Sartriano

El Año Sartriano

O Ano Sartriano

Sartre nenpô

Sartre Jaarboek

Grégory Cormann (éd.)

Presses Universitaires de Liège

2023

Les Sartre de Susan Sontag (Sartre aux États-Unis après 1945, suite)

Grégory CORMANN
Université de Liège

La belle biographie de Susan Sontag par Benjamin Moser, *Sontag: Her Life and Work* (2019), récompensée par le Prix Pulitzer 2020, vient d'être traduite en français¹²⁰. Cette biographie éclaire certains aspects de la relation entre la grande écrivaine américaine et Sartre en proposant notamment un méticuleux et passionnant commentaire d'un texte inédit, « Sartre's Abdication », que Sontag avait entrepris d'écrire, sans succès, vers 1983-1984. Mais cette relation éclaire aussi, de manière inattendue, la première réception américaine de Sartre, du groupe existentialiste et, plus largement, de la pensée et de la culture française de l'après-guerre¹²¹. Au-delà des anecdotes, cette biographie mérite par conséquent qu'on s'y arrête tant certaines de ses remarques éclairent les conditions dans lesquelles Sontag a rédigé, au début des années 1960, les essais réunis en 1966 dans son grand ouvrage *Against Interpretation*, appuyé sur une extraordinaire familiarité critique avec les principaux milieux intellectuels et avant-gardes artistiques français de l'après-guerre – dont un essai consacré au *Saint Genet, comédien et martyr*¹²².

Benjamin Moser rappelle que Susan Sontag a rencontré Sartre en février 1958¹²³. Sontag venait d'avoir vingt-cinq ans. Son arrivée à Paris correspond à une rupture avec l'éducation universitaire précoce qu'elle a reçue d'abord aux États-Unis, dès 1949, en étudiant aux universités de Berkeley, de Chicago et de Harvard où elle suit les cours et est proche de grands passeurs de la philosophie allemande exilés aux États-Unis comme Leo Strauss, Jacob Taubes et Herbert Marcuse, puis en Angleterre, à Oxford, où elle bénéficie d'une bourse pour l'année 1957-1958. Comme l'écrit Moser, Sontag déserte alors mari et fils en même temps qu'elle quitte l'université américaine. Elle met ainsi à distance l'éducation reçue auprès des œuvres de

¹²⁰ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, trad. Cécile Roche, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2022.

¹²¹ Je complète ici deux études précédemment publiées dans cette revue : « Archives de l'année 1948 : Sartre avec Adorno », *L'Année sartrienne*, n° 34, 2020, p. 41-51 ; « *The Heat of Sartre*. Sartre aux États-Unis et en Angleterre après 1945 (une nouvelle historiographie). À propos de quelques publications récentes », *L'Année sartrienne*, n° 34, 2020, p. 228-241.

¹²² Susan Sontag, *Against Interpretation and Other Essays*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1966. L'essai sur Sartre avait d'abord été publié sous le titre « The Flowers of Evil », *The Partisan Review*, vol. 30, n° 3, 1963, p. 441-446.

¹²³ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 183.

Thomas Mann, Theodor W. Adorno, Herbert Marcuse ou Leo Strauss¹²⁴ et choisit « le modèle français » afin de « se tailler une vie à sa mesure »¹²⁵. Au risque de partager le sort des « intellectuels ratés¹²⁶ » de Saint-Germain-des-Prés, Sontag choisit Paris et la culture française dont Moser retient trois traits : 1) l'accueil dès l'entre-deux-guerres de la grande littérature moderniste – « Henry Miller, James Joyce, Samuel Beckett et Vladimir Nabokov¹²⁷ » – publiée en anglais à Paris ; 2) l'engagement et l'influence intellectuelle mondiale des philosophes et écrivains français de l'après-guerre – « Genet, Beauvoir, Sartre, Camus¹²⁸ » – ; 3) l'attrait d'un nouveau cinéma d'auteur – « Godard, Resnais et Bresson¹²⁹ » – qui était alors en train de se mettre en place¹³⁰. Dans ce contexte, la figure de Sartre joue un rôle essentiel pour Susan Sontag, comme on peut le lire à la date du 15 décembre 1965, dans les Archives personnelles de Susan Sontag qui sont déposées à UCLA :

Je constate l'importance que Sartre a eu pour moi [...] Il est le modèle par excellence – cette abondance, cette lucidité, ce savoir. Et le mauvais goût¹³¹.

Dans ce qui apparaît comme un projet de « valorisation de l'expérience immédiate¹³² », Sartre apparaît en cette fin des années 1950 comme celui qui ouvre le jeu des paradoxes que les mots cités recèlent : celui d'une abondance des revendications de liberté – des Noirs, des femmes, des homosexuels¹³³ – qui est source de lucidité et, en sens apparemment inverse, celui de savoirs pour lesquels *voir* ne va pas de soi, pour lesquels *voir est aussi ne pas voir*, pour lesquels voir suppose un « effort »¹³⁴, un effort nécessaire, dirait-on finalement, afin de « prendre acte de ses émotions » puis de les « traduire en mots »¹³⁵.

Si l'on en croit son journal, Susan Sontag a rencontré Sartre le 18 février 1958 à l'occasion d'une soirée organisée par Jean Wahl, comme celui-ci en avait l'habitude dans son

¹²⁴ *Ibid.*, p. 183. La jeune Susan Sontag a elle-même contribué à cette manière de penser fortement marquée par la pensée allemande, notamment par Marx et Freud (*ibid.*, p. 298), en participant grandement – au point d'en être considérée aujourd'hui comme la co-auteurice – au livre de son mari Philip Rieff, *Freud: The Mind of the Moralizer* (Viking Press, 1959).

¹²⁵ *Ibid.*, p. 182.

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ *Ibid.*, p. 183.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 184.

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ Comme on sait, d'autres auteurs français prendront la suite parmi les intérêts de Sontag, en particulier « Michel Butor, [...], Roland Barthes ou Claude Lévi-Strauss » (*ibid.*, p. 300).

¹³¹ Cité dans *ibid.*, p. 182. Les Archives de Susan Sontag ont été numérisées par l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA). Elles sont consultables à l'adresse : <http://digital2.library.ucla.edu/viewItem.do?ark=21198/zz00151t9g>. Voir *ibid.*, p. 764, note 1.

¹³² *Ibid.*, p. 298.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*, p. 184.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 185.

appartement du 29 de la rue Le Peletier, à Paris. Dans ses carnets, Sontag décrit longuement l'appartement de la rue Le Peletier. Elle note aussi avoir cru apercevoir un homme qui ressemblait à Sartre, mais en plus laid, et qui en réalité était Sartre. La semaine suivante, elle note qu'elle a eu l'occasion d'assister à la conférence sur le roman que Simone de Beauvoir prononça en Sorbonne le 24 février 1958¹³⁶.

Dans son journal, Benjamin Moser ne s'arrête pas sur le contexte de la rencontre entre Sontag et Sartre dans le cadre du salon mémorable – mais aujourd'hui méconnu – de Jean Wahl, grand passeur, grand philosophe français un peu coincé entre deux générations majeures, exilé pendant plusieurs années aux États-Unis à partir de 1942 après avoir été arrêté et interné au camp de Drancy. On ne peut certes pas reprocher au biographe américain d'une écrivaine américaine de ne pas s'être intéressé aux sociabilités concrètes qui ont fait la trame de fond des monuments de la pensée française du XX^e siècle¹³⁷. On s'étonnera davantage de la place limitée accordée à Simone de Beauvoir dans le passage où Moser signale que la rencontre entre Sontag et Sartre a eu lieu par le truchement d'Annette Michelson¹³⁸, devenue plus tard célèbre pour ses études cinématographiques sur Eisenstein et sur Vertov, ainsi que pour la création de la revue *October* en 1976. Cette décision, on le verra plus bas, ne permet pas de comprendre le milieu dans lequel Sontag rencontre, non seulement en personne, mais aussi dans les textes, les nouveaux philosophes et écrivain·es français·es.

Sur le premier point, le récit de Sontag attire l'attention sur une période d'échanges entre Sartre et Wahl qui a, sauf erreur, échappé jusqu'à présent au commentaire. On sait que Wahl, membre du jury d'agrégation en 1929, avait été impressionné par la leçon du normalien¹³⁹. On a aussi pu établir que le jeune Sartre avait lu une grande partie des travaux de Wahl dès la fin des années 1920 et le début des années 1930 : livres sur Platon, travaux sur Hegel, sur Kierkegaard ou encore sur Heidegger, sans oublier, bien sûr, le livre emblématique d'une génération, *Vers le concret*¹⁴⁰, paru en 1932. Sur le second point, où je chercherai à considérer

¹³⁶ Cette conférence de Beauvoir a souvent été évoquée ces dernières années à l'occasion de la publication des lettres envoyées à Beauvoir pendant l'été 1958 par Blossom Douthat qui a également assisté à la conférence et rencontré l'écrivaine à l'issue de celle-ci, avant de lui confier un journal manuscrit de 8000 pages qui est évoqué dans *La force des choses*. Voir Blossom M. Douthat, *Un amour de la route. Lettres à Simone de Beauvoir, août-octobre 1958*, préf. Philippe Lejeune, Paris, Éditions du Mauconduit, 2020, 256 p.

¹³⁷ La perspective que j'adopte ici est celle de la génétique collective dont j'ai présenté certains enjeux fondamentaux dans Grégory Cormann, « Plaidoyer pour une génétique collective. Une autre lecture des textes de jeunesse de Sartre, 1926-1927 », *Études sartriennes*, n° 25, 2021, p. 11-30.

¹³⁸ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 182.

¹³⁹ Voir Olivier Nafissi, « Éléments bio-bibliographiques », dans Jean-Marc Mouillie (éd.), *Sartre et la phénoménologie*, Paris, ENS Éditions, 2000, p. 323-330.

¹⁴⁰ Grégory Cormann, « Sartre, Heidegger et les *Recherches Philosophiques* – Koyré, Levinas, Wahl. Éléments pour une archéologie de la philosophie française contemporaine », dans *Sartre. Une anthropologie politique, 1920-1980*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « Anthropologie et philosophie sociale », 2021, p. 21-62. Dans les années 1930,

l'existentialisme français comme une constellation d'auteurs et d'autrices, l'élargissement du récit de la rencontre entre Susan Sontag et Sartre permet de jeter un regard nouveau sur la première vague de traduction en anglais, de 1947 à 1966, des principaux ouvrages existentialistes au sens large (Sartre, Beauvoir, Genet) faite par Annette Michelson et – principalement – par Bernard Frechtman qui donnent forme à une constellation esthétique et éthique originale, qui fait l'impasse sur les grands livres philosophiques de Sartre et de Beauvoir, mais qui ouvre à un espace de création et de savoir élargi au cinéma et aux expérimentations critiques et (auto)biographiques. Dans la dernière partie de cet article, la reconstruction du contexte de la rencontre de Sontag avec Sartre en 1958, selon les moyens de la génétique collective, devrait nous permettre de donner un statut positif au manuscrit inédit « Sartre's Abdication » rédigé par Sontag un quart de siècle plus tard. Il me reviendra alors d'y discerner un cas-limite d'autoportrait construit par l'écrivaine américaine à partir de sa longue fréquentation des milieux parisiens et de la figure publique de Sartre déposée dans les nombreuses interviews auxquelles, semble regretter Sontag, Sartre a consenti à l'excès.

1. Sartre au Collège philosophique : Jean-Paul Sartre et Jean Wahl

En 1957, Sartre avait reconnu l'importance de Wahl dans les débuts de la phénoménologie existentialiste. Dans une page vertigineuse de *Questions de méthode*, qui mérite d'être relue, il explique ce que fut d'abord la pensée de Marx pour lui, « idéaliste en rupture d'idéalisme » : il appréhendait le marxisme comme « la lourde présence, à [s]on horizon, des masses ouvrières, corps énorme et sombre qui *vivait* le marxisme, qui le *pratiquait* », autrement dit encore, « des hommes réels avec leurs travaux et leurs peines », Sartre fait droit au livre de 1932 de Wahl dans le processus alors propédeutique par lequel les jeunes intellectuels petits-bourgeois de sa génération se donnait pour première tâche de « désagr[éger] les idées dans leurs têtes »¹⁴¹. Wahl poussait alors l'idéalisme dans ses retranchements, en montrant les paradoxes et les contradictions :

Un livre eut beaucoup de succès parmi nous, à cette époque : *Vers le concret*, de Jean Wahl. Encore étions-nous déçus par ce « vers » : c'est du concret total que nous voulions *partir*, c'est au concret absolu

qui suivent, Sartre et Beauvoir ne sont cependant pas proches de Wahl. Le 11 novembre 1939, dans sa correspondance avec Jacques-Laurent Bost, qui est alors mobilisé, Beauvoir raconte qu'elle a été invitée à dîner par son amie Colette Audry en présence de celle-ci, de son mari Robert Minder et de Jean Wahl qu'elle présente comme « professeur de Sorbonne ». Voir Simone de Beauvoir et Jacques-Laurent Bost, *Correspondance croisée 1937-1940*, Paris, Gallimard, 2004, p. 762.

¹⁴¹ Jean-Paul Sartre, *Critique de la Raison dialectique*, t. 1, Paris, Gallimard, 1960, p. 23. La première publication française de *Questions de méthode* a eu lieu dans *Les Temps Modernes*, n° 139, septembre 1957, p. 338-417 et n° 140, octobre 1957, p. 658-698.

que nous voulions arriver. Mais l'ouvrage nous plaisait parce qu'il embarrassait l'idéalisme en découvrant des paradoxes, des ambiguïtés, des conflits non résolus dans l'univers¹⁴².

Dans ce bref portrait d'une génération intellectuelle en transition vers l'étude des matérialités sociales, l'œuvre d'historien de la philosophie la plus contemporaine accomplie par Wahl tient, au sens propre, le rôle de viatique : elle donne à ses jeunes lecteurs normaliens un concept – celui de « pluralisme » – qui donnait son titre au premier livre de Wahl en 1920, *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*¹⁴³, mais elle indique surtout, dans la matière même des mots et des idées, la direction d'un engagement vers une « pensée de gauche » s'annonçant avec les moyens du bord :

Nous apprîmes à tourner le pluralisme (ce concept de *droite*) contre l'idéalisme optimiste et moniste de nos professeurs, au nom d'une pensée de gauche qui s'ignorait encore. Nous adoptions avec enthousiasme toutes les doctrines qui divisaient les hommes en groupes étanches. Démocrates « petits-bourgeois », nous refusions le racisme mais nous aimions à penser que la « mentalité primitive », que l'univers de l'enfant et du fou nous demeuraient parfaitement impénétrables. Sous l'influence de la guerre et de la révolution nous opposions – en théorie seulement, bien entendu – la violence aux doux rêves de nos professeurs. C'était une mauvaise violence (insultes, rixes, suicides, meurtres, catastrophes irréparables) qui risquait de nous conduire au fascisme ; mais elle avait à nos yeux l'avantage de mettre l'accent sur les contradictions de la réalité. Ainsi le marxisme comme « philosophie devenue monde » nous arrachait à la culture défunte d'une bourgeoisie qui vivait sur son passé ; nous nous engagions à l'aveuglette dans la voie dangereuse d'un réalisme pluraliste qui visait l'homme et les choses dans leur existence « concrète »¹⁴⁴.

À cet hommage rendu par Sartre, Jean Wahl répond pendant l'année 1958 en publiant plusieurs textes, notamment des extraits de son journal, dans *Les Temps Modernes*, la première fois en janvier 1958, peu de temps avant le fameux cocktail auquel Susan Sontag avait été invitée, puis en mars 1958 et encore en octobre 1958¹⁴⁵. Cette relation resserrée entre les deux philosophes marque l'originalité de la pensée française telle qu'elle a pu apparaître à Sontag en février 1958 : une philosophie tournée vers le concret et ouverte à la littérature, une émancipation à l'égard des institutions universitaires – qu'elle avait trouvées si pesantes dans les grandes universités américaines et anglaises –, une socialité pluraliste, ouverte et quasi quotidienne, parfaitement représentée par le Collège philosophique que Jean Wahl anima

¹⁴² *Ibid.*, p. 23-24.

¹⁴³ Jean Wahl, *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Alcan, 1920.

¹⁴⁴ Jean-Paul Sartre, *Critique de la Raison dialectique*, t. 1, p. 24. J'ai cherché ailleurs à cerner ce moment germinal d'élaboration – pourrait-on dire *symbolique* – de la pensée sartrienne dans le contexte des milieux intellectuels et scientifiques parisiens des années 1920-1930. Je renvoie notamment à l'Épilogue de *Sartre. Une anthropologie politique* où j'essaie de clarifier la portée du sentiment anticolonial que Sartre développe précocement dans un rapport complexe de proximité et de distance avec la pensée de Lévy-Bruhl et ses usages de la notion de *mentalité primitive*.

¹⁴⁵ Jean Wahl, « À tout prendre », *Les Temps Modernes*, n° 143-144, janvier-février 1958 ; « Fragments d'un Journal », *Les Temps Modernes*, n° 145, mars 1958 ; « Autres pages de journal », *Les Temps Modernes*, n° 152, octobre 1958.

pendant vingt ans à partir de 1947, où il était possible « pour les étudiants », écrit Xavier Tilliette à la mort de Wahl, « de rencontrer et d’approcher dans un dialogue sans façon Gabriel Marcel, Sartre, Gurvitch, Koyré, Jeanson, Starobinski, Butor, et combien d’autres¹⁴⁶... »

Il n’y a pas d’étude d’ensemble des activités du Collège philosophique de Wahl, sur lesquelles la rencontre entre Sartre et Sontag jette par conséquent un éclairage précieux. On en reste pour l’instant à un repérage, parfois très approximatif, de la participation de quelques grands philosophes. On relèvera tout particulièrement la publication il y a quelques années du deuxième volume des *Œuvres* d’Emmanuel Levinas qui donne à lire neuf conférences inédites que Levinas a présentées au Collège entre 1948 et 1962¹⁴⁷ et qui complètent, en direction de *Totalité et infini*, les conférences sur *Le temps et l’autre* de 1947 qui avaient fait l’objet d’une publication immédiate dans la collection « Cahiers du Collège philosophique »¹⁴⁸. En situant les nombreuses conférences de Levinas devant le Collège philosophique, Rodolphe Calin et Catherine Chalier ont rappelé la triple originalité du projet de Wahl : premièrement, créer une « “université” en marge de l’université, libre de tout lien académique¹⁴⁹ » ; deuxièmement, en faisant fond sur la « révolution dans la pensée » représentée par ce que Ricœur désignera bientôt comme les maîtres du soupçon, Nietzsche, Marx et Freud, auxquels Wahl ajoute Bergson, produire un « élargissement de la pensée » correspondant à la nécessité nouvelle pour les concepts philosophiques de « se régl[er] sur les réalités les plus concrètes »¹⁵⁰ ; troisièmement, dans ce « lieu d’expérimentation » que devait constituer le Collège philosophique, donner à entendre « l’extrême contemporain » de la pensée afin, dans le geste paradoxalement créatif de

¹⁴⁶ Xavier Tilliette, « Portrait de Jean Wahl », *Archives de Philosophie*, vol. 37, n° 4, 1974, p. 530. Tilliette ajoute : « L’amitié de Jean Wahl faisait des miracles, elle cristallisait les efforts et les pensées les plus hétérogènes. Mais il ne se limitait pas à la philosophie, volontiers il accueillait la littérature et les arts (d’admirables causeries de Madame Liliane Brion requéraient des projections). Bref les programmes du Collège offraient un kaléidoscope culturel, un miroir à facettes aussi des talents de Jean Wahl. » (*Ibid.*, p. 530-531.)

¹⁴⁷ Emmanuel Levinas, *Parole et silence, et autres conférences inédites au Collège philosophique*, *Œuvres*, vol. 2, éd. Rodolphe Calin et Catherine Chalier, Paris, Grasset, 2009.

¹⁴⁸ Emmanuel Levinas, « Le temps et l’autre », dans Jean Wahl (dir.), *Le choix, le monde, l’existence*, Grenoble, Arthaud, 1947, p. 125-196. Sartre fait référence à cette conférence dans ses *Cahiers pour une morale (1947-1949)*, Paris, Gallimard, 1983, p. 397 et p. 431-432.

¹⁴⁹ Rodolphe Calin & Catherine Chalier, « Préface », dans Emmanuel Levinas, *Parole et silence*, p. 14.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 16 et 19. Calin et Chalier rappellent dans ce passage de leur préface le témoignage de Levinas qui désignait cette nouvelle perspective pour la philosophie comme une « attitude » d’« expérimentation intellectuelle » et l’attribuait d’un même mouvement à la phénoménologie existentialiste de Sartre et de Merleau-Ponty : « Par toute son attitude il [Jean Wahl] semblait inviter à l’“expérimentation intellectuelle” audacieuse et à des prospections risquées. La phénoménologie husserlienne et, grâce à Sartre et à Merleau-Ponty, la philosophie de l’existence et même les premiers énoncés de l’ontologie fondamentale de Heidegger, promettaient alors des possibilités nouvelles. Les mots désignaient ce dont les hommes s’étaient toujours souciés sans oser l’imaginer dans un discours spéculatif prenaient rang de catégories. » Emmanuel Levinas, « Préface » [à la réédition de 1979], dans *Le temps et l’autre*, Paris, PUF, 2017, p. 12.

l'historien de la philosophie (la plus) contemporaine d'être en même temps l'historien « de son avenir »¹⁵¹.

Pour le reste, on doit souvent se contenter de quelques informations sur les premiers temps du Collège. Parmi ces éclairages indirects, il faut signaler les remarques formulées par Gautier Dassonneville dans son étude des archives des « Années de formation » de Michel Foucault conservées à la BnF. Dans ces archives, on trouve des notes prises par le jeune Foucault à l'occasion d'une conférence sur le rationalisme qui fut également faite par Gaston Bachelard pendant la première année du Collège philosophique¹⁵². Un travail de très vaste ampleur sur les inédits de Merleau-Ponty de la fin des années 1940 paru tout récemment se contente pour sa part de lister une dizaine de conférences que Merleau-Ponty a prononcées au Collège philosophique entre 1947 et 1955. On apprend que Merleau-Ponty y a parlé de Sartre et de l'existentialisme ; on y apprend aussi qu'il a présenté *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir dans le cadre de deux conférences intitulées « La condition de la femme et la liberté » qui ont été données les 22 et 28 février 1950¹⁵³. Mais il s'agit d'une simple liste de conférences, probablement incomplètes, puisqu'on n'y trouve pas de traces des conférences que Merleau-Ponty a probablement été invité à présenter au Collège philosophique à la fin de l'année 1948 ou au tout début de l'année 1949, dont on possède un résumé révisé par Jean Wahl publié dans une revue d'étudiants de la Sorbonne¹⁵⁴.

Par contraste, la biographie de Susan Sontag nous autorise à déployer sur plusieurs plans les différentes contributions du Collège philosophique de Jean Wahl à ce qu'on pourrait nommer la genèse collective de la pensée française de l'après-guerre et qui mériterait certainement de susciter des études de grande ampleur. On ne s'étonnera en tout cas pas que Sartre, plus de dix ans après la création du Collège, continue à répondre positivement aux invitations de son créateur. Au printemps 1958, alors qu'il est en train de terminer le manuscrit de la *Critique de la Raison dialectique*, Sartre ira ainsi, à l'invitation de Jean Wahl, présenter son nouveau livre au Collège philosophique, épuisant pendant presque deux heures un public nombreux¹⁵⁵. La conférence, sur laquelle nous reviendrons à la fin de cet article, avait pour titre

¹⁵¹ Rodolphe Calin & Catherine Chalier, « Préface », p. 19 et 20.

¹⁵² Gautier Dassonneville, « Foucault auditeur : les études de philosophie et de psychologie à Paris, 1946-1953 », section « profiter de l'offre culturelle parisienne », *Foucault fiches de lecture*, [En ligne], 2021, <https://eman-archives.org/Foucault-fiches/exhibits/show/foucault-auditeur-les-ann-es-/profiter-de-l-offre-culturel>.

¹⁵³ « Textes et conférences non retrouvés », dans Maurice Merleau-Ponty, *Conférences en Europe et premiers cours à Lyon. Inédits I (1946-1947)*, Paris, Éditions Mimésis, 2022, p. 405.

¹⁵⁴ Jean Wahl, « La phénoménologie de M. Merleau-Ponty », *Bulletin du Groupe d'études de Philosophie de l'Université de Paris*, vol. 1, n° 2, février 1949, p. 9-13. Je remercie Gautier Dassonneville de m'avoir procuré une copie de ce document étonnant.

¹⁵⁵ Annie Cohen-Solal, *Sartre, 1905-1980*, Paris, Gallimard, 1999 (1985), p. 649-650. A. Cohen-Solal s'appuie dans ce passage sur le témoignage de Jean Pouillon.

« Dialectique et aliénation »¹⁵⁶. La « Chronologie » des *Œuvres romanesques* situe la conférence au mois de mai 1958¹⁵⁷, soit quelques mois après la rencontre Sontag-Sartre dans le même contexte du Collège philosophique. La conférence de Sartre était organisée au 44, rue de Rennes, en face du domicile de Sartre, et non pas à la rue Le Peletier, où Susan Sontag avait rencontré Sartre pour la première fois¹⁵⁸.

Que pouvons-nous retenir de cette première lecture de la rencontre de Sontag avec Sartre ? Sur un premier plan, elle nous rappelle l'importance qu'a pu avoir pour Sartre comme pour Beauvoir – ceux-ci l'ont reconnu, quoi qu'on en dise – l'organisation d'une « sociabilité philosophique dans un cadre privé¹⁵⁹ » entretenue pendant des décennies par Jean Wahl et par son ami de toujours, Gabriel Marcel, qui tint aussi salon chez lui, au 21 de la rue de Tournon, dans le sixième arrondissement de Paris, chaque vendredi, de 1934 à 1973. C'est chez Marcel, en juin 1939, que Sartre a discuté avec Alexandre Koyré de sa conception de la temporalité, engageant le travail de rédaction de *L'être et le néant*¹⁶⁰. C'est également après une conférence chez Gabriel Marcel que Simone de Beauvoir, un peu chahutée par son hôte et par des étudiants catholiques qui avaient été invités, se jette dans l'écriture de *Pour une morale de l'ambiguïté*¹⁶¹. Wahl lui embraie en quelque sorte le pas à son retour des États-Unis.

Mais on peut aussi faire l'hypothèse que le récit de la rencontre de Susan Sontag avec Sartre éclaire paradoxalement, en sens inverse, certaines conditions de la réception des œuvres de Sartre et de Beauvoir en langue anglaise, des premières traductions à la fin des années 1940 jusqu'au milieu des années 1960. C'est ce que nous allons essayer de montrer dans la seconde section de cet article. Il convient en effet de revenir, après ce premier temps de contextualisation, sur la mention rapide de Benjamin Moser qui signale que Sontag a été invitée chez Wahl par l'entremise d'Annette Michelson, une amie américaine, alors critique d'art pour

¹⁵⁶ « Chronologie de J.-P. Sartre », dans Michel Contat & Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, Paris, Gallimard, 1970, p. 37.

¹⁵⁷ « Chronologie », dans Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. LXXVIII.

¹⁵⁸ Annie Cohen-Solal, *Sartre, 1905-1980*, *loc. cit.*

¹⁵⁹ Cette formule très juste est utilisée par Jean Lacoste dans une belle évocation de Jean Wahl. Dans deux chroniques de son blog sur le « Paris des philosophes », J. Lacoste a relevé, non sans en interroger la spécificité, cette pratique « privée » de la philosophie chez Marcel et chez Wahl : « La philosophie dans ses meubles (1) : Gabriel Marcel », <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/03/28/paris-philosophes-marcel/>, et « La philosophie dans ses meubles (2) : Jean Wahl », <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/05/09/paris-philosophes-22-wahl/>. Définissant ces lieux intellectuels, Lacoste retrouve les mots de Sartre : « Ces lieux privés, plus intimes que les cafés philosophiques ou les universités populaires qui ont fleuri bien plus tard, plus élitistes aussi à leur manière, répondaient à un besoin secret de libre pensée, vis-à-vis de l'idéalisme académique et du marxisme. Ils réagissaient à la menace d'une doctrine officielle, d'une doxa, d'une police des esprits. »

¹⁶⁰ J'ai étudié cette interaction théorique de Sartre avec Alexandre Koyré dans plusieurs articles, notamment, récemment, dans Grégory Cormann, « Plaidoyer pour une génétique collective. Une autre lecture des textes de jeunesse de Sartre, 1926-1927 », art. cité.

¹⁶¹ Jean Lacoste, « La philosophie dans ses meubles (1) : Gabriel Marcel », *loc. cit.*

l'International Herald Tribune, qu'elle venait de rencontrer à Paris¹⁶². Le Collège philosophique se présente alors littéralement comme la suite des rencontres de « Pontigny en Amérique » dont Wahl avait pris la responsabilité de relancer l'organisation pendant son exil américain entre 1942 et 1945. Comme l'indique aujourd'hui la page de présentation des Archives Wahl de l'IMEC, l'enseignement du philosophe au sein de l'université pour femmes de Mount Holyoke College (Massachusetts), ainsi que sa forte présence dans les revues américaines et canadiennes¹⁶³, ont fait de Jean Wahl une porte d'entrée vers la pensée française pour « les américains de passage à Paris¹⁶⁴ ».

2. Annette Michelson et Bernard Frechtman : une première traduction au pluriel de l'existentialisme (Sartre, Beauvoir, Genet)

Le bref portrait d'Annette Michelson esquissé par Moser aurait mérité d'être reproduit intégralement :

Parmi ces nouveaux amis [de Susan Sontag à Paris] se trouvait une certaine Annette Michelson, de dix ans son aînée. En 1958, cela faisait déjà plusieurs années que Michelson vivait à Paris, où elle était critique d'art pour *l'International Herald Tribune*. Elle fréquentait les cercles artistiques les plus avant-gardistes du pays. Son compagnon, Bernard Frechtman, était le traducteur américain de Jean Genet, et Michelson connaissait Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, dont elle avait traduit *Faut-il brûler Sade ?* en 1953¹⁶⁵.

Le ton un peu désinvolte ne doit pas tromper. Annette Michelson (1922-2018) a été une très grande personnalité intellectuelle aux États-Unis à partir du milieu des années 1960, après avoir passé une quinzaine d'années à Paris où elle a suivi les cours de Merleau-Ponty et de Lévi-Strauss. Importante critique d'art et critique de cinéma, elle a publié des articles pionniers sur Eisenstein et sur Dziga Vertov et créé en 1976, avec la critique et historienne de l'art Rosalind

¹⁶² Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 183.

¹⁶³ C'est dans ces circonstances que Jean Wahl fait l'éloge de Sartre dans la revue québécoise *La Nouvelle Relève* en recyclant un article écrit en 1939 pour la NRF : « Est-il besoin qu'ici je mentionne Sartre ? Les lecteurs connaissent *La Nausée*, *le Mur*, ses jugements sur Faulkner et Dos Passos. *La Nausée* à elle seule demanderait une étude. Il convient en tout cas de dire toute sa portée. Et le fragment de livre sur *l'Imaginaire* que la *Revue de Métaphysique* a donné, laisse prévoir la valeur de l'ouvrage. » Jean Wahl, « La philosophie française en 1939 », *La Nouvelle Relève*, vol. 3, n° 10, janvier 1945, p. 579. Cité dans Yvan Cloutier, « Sartriana québécoise : Chronologie, bibliographie et médiagraphie commentées », *Philosophiques*, vol. 16, n° 2, 1989, p. 275.

¹⁶⁴ Goulven Le Brech, « Jean Wahl, le tisserand en ses archives », [En ligne], 8 décembre 2021, <https://www.imec-archives.com/matieres-premieres/blogs/blog/jean-wahl-le-tisserand-en-ses-archives> : « On trouve ainsi dans les archives de Jean Wahl les premières esquisses de programmes, listes de noms et affiches de conférences du Collège philosophique. Les noms de Ferdinand Alquié, Vladimir Jankélévitch, Maurice Merleau-Ponty côtoient ceux de Georges Bataille, Jacques Lacan, Yves Bonnefoy et Michel Butor. Les américains de passage à Paris avaient enfin le loisir de pouvoir entendre Jean-Paul Sartre et autres intellectuels "qui toujours ne sont pas entendus à la faculté des lettres ou au Collège de France". » La citation finale est tirée d'un entretien de Wahl avec Pierre Mazars paru dans *Le Figaro littéraire* du 17 au 23 décembre 1964 sous le titre « Le Collège philosophique continue ».

¹⁶⁵ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 182.

E. Krauss, la revue *October* qui sera un des lieux de réception du poststructuralisme aux États-Unis¹⁶⁶. Dans les années 1950, on n'en est cependant pas là. Annette Michelson traduit en effet *Faut-il brûler Sade ?* en 1953. Elle traduit ensuite un recueil d'articles extraits de *Situations, I* et de *Situations, III* qui paraît en 1955 sous le titre *Literary and Philosophical Essays*¹⁶⁷. Son compagnon, Bernard Frechtman (1914-1967), a certes été l'agent et le traducteur des principaux ouvrages de Jean Genet, comme le signale Moser. Toutefois, son œuvre vaste de traduction, qui l'a aussi amené à donner en anglais des textes de Gide, de Céline et de Ionesco, s'est également penchée, en deux temps, sur les livres de Sartre et de Beauvoir considérés dans toute la diversité des genres pratiqués par les deux auteurs.

À la fin des années 1940, B. Frechtman traduit d'abord *L'existentialisme est un humanisme*, dont la traduction en anglais paraît en 1947 et détermine une (bonne) part de la réception (négative) de Sartre par les principaux philosophes allemands exilés aux États-Unis (Arendt, Adorno, Löwith)¹⁶⁸, puis, dans les trois années suivantes, *l'Esquisse d'une théorie des émotions* (1948), *L'Imaginaire* (1949) et *Qu'est-ce que la littérature ? (Situations, II)* (1950). En 1948, il donne également la traduction anglaise de *Pour une morale de l'ambiguïté* de Beauvoir¹⁶⁹. Frechtman se consacre ensuite à la traduction de l'œuvre de Genet, dont il s'occupe de 1949 jusqu'à sa mort¹⁷⁰. Les premières traductions de Genet sont diffusées de façon limitée. En outre, Gallimard, qui craint le scandale et l'interdiction du livre, n'en a pas autorisé la vente aux États-Unis (et en Grande-Bretagne)¹⁷¹. Ce n'est qu'une bonne dizaine d'années plus tard que les livres de Genet pourront être largement distribués aux États-Unis, chez Grove Press.

¹⁶⁶ Voir, par exemple, la nécrologie de Neil Genzlinger, « Annette Michelson, Film Studies' Pioneer and Journal Founder Dies at 95 », *The New York Times*, [En ligne], 18 septembre 2018, <https://www.nytimes.com/2018/09/18/obituaries/annette-michelson-dead.html>.

¹⁶⁷ Simone de Beauvoir, *Must We Burn Sade?*, trad. A. Michelson, Londres, Peter Nevill, 1953 ; Jean-Paul Sartre, *Literary and Philosophical Essays*, trad. A. Michelson, New York, Rider and Company, 1955.

¹⁶⁸ J'ai essayé d'éclairer – et de compliquer – cette question dans une précédente livraison de *L'Année sartrienne*. Voir Grégory Cormann, « Archives de l'année 1948 : Sartre avec Adorno », *L'Année sartrienne*, n° 34, 2020, p. 23-31.

¹⁶⁹ Jean-Paul Sartre, *Existentialism*, trad. B. Frechtman, New York, Philosophical Library, 1947 ; *The Emotions. Outline of a Theory*, trad. B. Frechtman, New York, Philosophical Library, 1948 ; *The Psychology of Imagination*, trad. B. Frechtman, Londres, Rider, 1949 ; *What is Literature?*, trad. B. Frechtman, New York, Philosophical Library, 1950 ; Simone de Beauvoir, *The Ethics of Ambiguity*, trad. B. Frechtman, New York, Philosophical Library, 1948.

¹⁷⁰ Dans un article instructif, Geir Uvsløkk signale les premières traductions d'extraits du *Journal du voleur* publiées par Frechtman dans des revues ou dans des collectifs entre 1949 et 1953, en amont de la publication du livre en anglais aux éditions Olympia Press en 1954. Voir Geir Uvsløkk, « Traduction (en)volée ? La traduction américaine du *Journal du voleur* de Jean Genet », *Études françaises*, vol. 51, n° 1, 2015, p. 46, en particulier la note 7. Cet article ne mentionne cependant pas la traduction intégrale de *Notre-Dame des Fleurs*, chez Morihien, à Paris, dès 1949.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 47.

C'est dans ce contexte que Frechtman revient à Sartre et publie en 1963 la traduction du *Saint Genet, comédien en martyr*. Il traduira encore, l'année suivante, l'autobiographie de Sartre¹⁷².

Ici même, Alexandre Feron a relevé l'importance de cette concomitance entre les publications américaines de *Notre-Dame des Fleurs* (1963), *Les Bonnes* (1964), *Journal du voleur* (1964) et *Miracle de la rose* (1966), tous traduits par Frechtman, et sa traduction du *Saint Genet*¹⁷³. Sans remarquer les circonstances de diffusion retardée des traductions de Genet, A. Feron souligne une double conséquence de cette concomitance : premièrement, le nombre impressionnant de comptes rendus qui accompagnent la traduction anglaise de *Saint Genet, comédien et martyr* – il en recense plus d'une trentaine dans la grande presse culturelle et dans les revues scientifiques entre 1963 et 1965 ; deuxièmement, le développement d'un important travail de commentaire et de critique de l'œuvre de Genet très marqué dans un premier temps par l'interprétation de Sartre avant de témoigner, dans un second temps, d'une « position de plus en plus critique à l'égard de *Saint Genet*¹⁷⁴ ».

Au vu de ces éléments complémentaires, on peut mieux apprécier le contexte personnel, d'une part, culturel et médiatique, d'autre part, dans lequel Susan Sontag a rédigé son étude sur le « Genet de Sartre » dans la revue *Partisan Review*. Proche de Michelson et de Frechtman et protagoniste comme eux des milieux intellectuels et littéraires parisiens, Sontag réagit immédiatement aux publications simultanées de l'année 1963 – le titre de son article « The Flowers of Evil » marquant, sous l'évidence baudelairienne, cette contemporanéité¹⁷⁵ – et amplifie certainement du même coup cette actualité de la littérature française aux États-Unis. On peut également dégager de ces différentes sources plusieurs indications intéressantes sur un volet important de la réception de la philosophie de Sartre et de l'existentialisme dans les milieux progressistes américains des années 1940, 1950 et 1960 auxquels Sontag participe. Le Sartre qui est traduit par Michelson et par Frechtman présente en effet plusieurs traits singuliers.

Primo, ce Sartre en traduction anglaise est essentiellement le Sartre des *Situations* puisque les deux protagonistes se répartissent sur quelques années la traduction des trois

¹⁷² Jean-Paul Sartre, *Saint Genet: Actor and Martyr*, trad. B. Frechtman, New York, George Braziller, 1963 ; *The Words*, trad. B. Frechtman, New York, George Braziller, 1964.

¹⁷³ Alexandre Feron, « *Saint Genet, comédien et martyr*. Bibliographie », *L'Année sartrienne*, n° 36, 2022, p. 189-209.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 199, pour la citation, et p. 205-207 pour le relevé des comptes rendus de *Saint Genet : Actor and Martyr*.

¹⁷⁵ Ce titre exprime en effet la coprésence dans un nouvel espace culturel et intellectuel américain du *Saint Genet* et de *Notre-Dame des fleurs*. Un extrait du *Saint Genet, comédien et martyr* avait déjà été publié en introduction de la traduction des *Bonnes (The Maids)* par Bernard Frechtman en 1954. On mentionnera cependant, pour l'année 1963, le numéro de *The Tulane Drama Review* consacré à Genet et à Ionesco, qui commence par le célèbre fragment du *Saint Genet* sur l'« instant fatal ». Voir Jean-Paul Sartre, « Saint Genet: Actor and Martyr », *The Tulane Drama Review*, vol. 7, n° 3, 1963, p. 18-36.

premiers volumes parus à la fin des années 1940. Sur le fond de la littérature engagée, ces traductions ouvrent la philosophie à des commentaires – voire à des collaborations avec – des écrivains ou des artistes contemporains. Lorsque Sartre reprendra la publication des volumes des *Situations* en 1964-1965, il est remarquable que les traductions de Frechtman du *Saint Genet* et des *Mots* prolongeront de manière critique le premier effort de traduction accompli par avec Michelson. Cet ensemble de préoccupations pour la pensée existentialiste s'inscrit dans le cadre qui avait été posé dès les années 1930 par l'ouvrage de Jean Wahl, *Vers le concret*, puis réalisé par le même Wahl dans son Collège philosophique : régler la pensée sur le concret, lui donner un nouveau cadre qui échappe à la pensée académique et, finalement, pour reprendre une formule de Rodolphe Calin et Catherine Chalier, l'« ouvr[ir] à la philosophie qui vient¹⁷⁶ ».

Secundo, le Sartre de Frechtman et de Michelson, ouvert à la pluralité de la création – en littérature, en peinture, au théâtre et, de manière originale, même au cinéma –, n'en reste pas moins un philosophe, pour deux raisons au moins. D'abord, parce que l'ensemble qui constitue leurs traductions reposent sur la théorie de l'imaginaire que l'on peut cerner à partir de *l'Esquisse d'une théorie des émotions* et de *L'Imaginaire* que Frechtman traduit dès la fin des années 1940. On en trouve une trace dans un texte tardif de Michelson sur le cinéma, « What is Cinema? » (1995), dans lequel la critique reconnue continue de s'appuyer sur la définition sartrienne de l'image hypnagogique¹⁷⁷. Ensuite, parce que les deux traducteurs ont veillé à traduire presque sans délai les deux principaux essais philosophiques de Simone de Beauvoir, Frechtman s'occupant de *Pour une morale de l'ambiguïté* dès 1948, Michelson prenant en charge la traduction de l'essai sur Sade en 1953 juste après sa publication originale dans *Les Temps Modernes*.

Le travail de traduction et de transfert culturel de l'existentialisme sartrien que Frechtman et Michelson préparent ensemble depuis Paris – contournant parfois des réticences, un certain conservatisme, voire certains risques de censure, anglo-saxons – est ainsi immédiatement doté d'une esthétique et d'une éthique consistantes que Susan Sontag et d'autres intellectuel·les américain·es des années 1960 pourront engager dans les combats politiques et sociaux du temps où, rappelle Benjamin Moser, « [s]ur le sol américain, les libérations politiques se succédaient (celles des Noirs, des femmes, des homosexuels), tandis que certaines colonies s'affranchissaient¹⁷⁸. » Moser rappelle dans le même passage la phrase de conclusion de l'essai de Sontag « Contre l'interprétation » : « Nous n'avons pas, en art,

¹⁷⁶ Rodolphe Calin & Catherine Chalier, « Préface », p. 15.

¹⁷⁷ Annette Michelson, « What is Cinema? », *Performing Arts Journal*, vol. 17, n° 2-3, 1995, p. 20-29.

¹⁷⁸ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 298.

besoin d'une herméneutique, mais d'un éveil des sens¹⁷⁹. » Indépendamment de la trajectoire propre de Sartre lui-même, on peut dès lors percevoir de quelle manière cette version de l'existentialisme a autorisé une (jeune) philosophe (marxiste) comme Sontag à se décaler des grilles d'interprétation, marxiste ainsi que psychanalytique, qui s'était imposée à elle pendant son éducation aux États-Unis.

Tertio, comme l'indique à sa manière la dernière citation de B. Moser, l'existentialisme de Frechtman, de Michelson et de Sontag est une réalité et un appareillage esthétique et théorique d'emblée collectifs. Du côté des auteurs : Sartre, Beauvoir, Genet. Du côté de la critique : Frechtman, Michelson, Sontag. Le type de repérage que nous entreprenons ici ouvre dès lors la voie à une génétique collective de la réception des œuvres, qui semble particulièrement appropriée à l'étude des premières traductions de Sartre en anglais. L'enjeu ne peut bien sûr plus être aujourd'hui de déterminer une hiérarchie des œuvres et des auteurs (et autrices), mais de cerner de manière plus riche et plurielle les conditions de possibilité de lecture et de relecture d'une œuvre ou d'une constellation d'œuvres. En tous les cas, le rapport de Sontag à Sartre dépend non seulement d'un ancrage dans les milieux intellectuels parisiens des années 1950 et 1960, dont le salon de Jean Wahl nous a donné à voir un lieu concret, mais aussi d'une insertion dans une sociabilité amicale américaine installée à Paris au sein de laquelle sont traduits presque simultanément Sartre, Beauvoir et Genet.

On pourrait ne guère s'en étonner et n'y voir qu'un effet de mode ou un élément de division (évidente) du travail intellectuel. À lire la biographie de Susan Sontag et à suivre, dans le sillage de celle-ci, la trajectoire de Bernard Frechtman et d'Annette Michelson, on peut identifier une des matrices, sinon la matrice, d'une beaucoup plus large *curiosité* pour la culture française telle qu'elle continue de se déployer, au-delà des années 1950, en philosophie, en littérature ou en cinéma. C'est, je crois, dans cette perspective qu'il est possible de comprendre la méthode de « réceptivité programmée¹⁸⁰ » qu'un commentateur cité par Moser prête à Sontag pour comprendre l'intérêt que celle-ci porte dans les années 1960 aux œuvres de Butor, Godard, Barthes ou Lévi-Strauss. Je n'ai pas les moyens ici de suivre les développements importants de cette singulière réceptivité dans la suite des œuvres de Sontag et de Michelson (Frechtman se suicide en 1967 près de Paris), accordant une place de choix aux auteurs poststructuralistes (Foucault, Barthes, Derrida) et au cinéma, dont la revue *October*, créée par Michelson à la fin de l'âge des revues – de l'âge des grandes revues de l'après-guerre – sera un puissant relais aux

¹⁷⁹ Cité dans *ibid.*

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 299.

États-Unis¹⁸¹. Cela nous amènerait au-delà du cadre de cette étude située dans quelques moments significatifs de la biographie de Susan Sontag.

C'est précisément dans le registre de la biographie et de l'autobiographie que Benjamin Moser organise une dernière rencontre entre Sontag et Sartre. Il s'agit en l'occurrence d'une approche et d'une analyse minutieuse et intelligente d'un ensemble de manuscrits inédits de Sontag intitulés « Sartre's Abdication » qui est également conservé dans le Fonds Sontag de UCLA¹⁸². L'originalité intrigante de ces manuscrits mérite qu'on y consacre une attention toute particulière.

3. « Sartre's Abdication » : une publication avortée

L'étude de Sontag, qui gênera ses premiers lecteurs, ne sera jamais publiée. Elle est restée à l'état de brouillons successifs rédigés pendant six mois en 1983 ou 1984. Moser signale le caractère habituel du projet de Sontag : il se serait agi pour elle de produire « ce genre de texte qui était sa spécialité, une étude retraçant l'ensemble de la carrière d'un grand auteur européen, en l'occurrence Jean-Paul Sartre¹⁸³ ». Cependant, le portrait de Sartre aurait été mené à charge. Sontag se donnait en effet pour tâche de décrire comment Sartre « avait fait voler en éclats son propre esprit¹⁸⁴ » et avait renoncé à ce qui comptait pour lui, la littérature, en consentant aux rites des interviews et du bavardage intellectuel, mais surtout en sacrifiant la littérature au pacte qu'il avait durablement passé – selon Sontag depuis la rédaction du *Saint Genet* – avec les amphétamines. Le livre sur Genet serait ainsi selon elle « logorrhéique » et pâtirait d'« un style trop explicite, caractéristique d'une écriture sous l'influence du speed¹⁸⁵ ». Le renoncement de Sartre au style apparaît dès lors comme la conséquence d'une addiction au speed. L'addiction au speed est abdication du style.

¹⁸¹ Il serait intéressant à cet égard de comparer les trajectoires, pour une part parallèles, de Sontag et de l'écrivain, essayiste et théoricien des médias allemand Hans Magnus Enzensberger (1929-2022). Pour une comparaison possible entre leurs deux trajectoires, cf. Grégory Cormann, « Pourquoi il (ne) faut (pas) traduire le *Baukasten* en français », dans Jeremy Hamers & Céline Letawe (éds), *Jeu de construction pour une théorie des médias suivi de Usages marxistes d'une théorie des médias*, Dijon, Les Presses du réel, 2021, p. 81-129. Une photo montre Sontag et Enzensberger ensemble, avec Walter Höllerer, à l'occasion d'une conférence rassemblant des écrivains allemands du Groupe 47 qui s'est tenue à Princeton en avril 1966. À l'occasion du cinquantième anniversaire de cette rencontre, le Département d'allemand de Princeton a mis en ligne les lectures des différents intervenants, parmi lesquels Günther Grass, Walter Höllerer, Peter Handke et Peter Weiss. Cet anniversaire a aussi rappelé qu'avait lieu en même temps un rassemblement important intitulé *What's Happening. The Arts 1966* qui réunissait notamment Tom Wolfe, Susan Sontag, Duke Ellington et Allen Ginsberg. Voir la page : <https://german.princeton.edu/departement/about/history>.

¹⁸² Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 497-503.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 497.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 498.

¹⁸⁵ Susan Sontag, « Sartre's Abdication », essai inédit, Archives personnelles de Susan Sontag, UCLA, cité dans *ibid.*, p. 499.

Le pacte le plus exhaustif qui puisse être conclu avec le diable, parce qu'il procède d'une révision à la hausse de son ambition en tant qu'écrivain, mais aussi le plus dévastateur, parce qu'il lie la dégénérescence physique à celle de l'esprit, est sans doute le pacte avec le speed¹⁸⁶.

Le propos de Sontag a provoqué l'étonnement et les questions. B. Moser rapporte notamment la réaction de Bob Silvers (1929-2017), directeur historique de la *New York Review of Books*, revue dans laquelle Sontag espérait publier son étude, comme elle l'avait souvent fait. Silvers regrette que la critique ne donne pas de sources précises ou de références fiables pour étayer ses affirmations. Silvers adresse ses critiques et ses réticences dans une lettre, conservée par l'écrivaine, qu'il envoie à Sontag le 24 août 1984.

Beaucoup s'en étonneront. Une question centrale semble d'abord écartée, avant d'être effleurée en passant : comment nous avons connaissance de ces informations, et dans quelle mesure nous avons au juste ce qu'il en est. [...] Ses discussions avec Beauvoir sont-elles les seules sources dont nous disposons ? Quand en a-t-il parlé pour la première fois et de quelle façon ? En l'état, tu soutiens, de façon très appuyée, la thèse d'un pacte avec les amphétamines à la page 4, or ce n'est qu'à la page 7 qu'on apprend que Beauvoir lui en avait fait le reproche en 1974. Tu dis à la page 5 que ses premiers écrits étaient typiques du « style amphétamine ». A-t-il reconnu lui-même que c'est à cette époque qu'il a commencé à prendre du speed ? A-t-il dit que *Saint Genet* avait été écrit sous speed (p. 6) ? Ces questions surgissent naturellement parce que le lecteur n'a aucune idée de la nature du lien établi ici : le lecteur n'a aucun moyen de savoir s'il s'agit d'une spéculation fondée sur des rumeurs et sur une lecture diagnostique de son travail ; ou encore si c'est quelque chose que Sartre lui-même aurait déclaré¹⁸⁷. »

Bob Silvers ne publiera jamais l'article de Sontag, qui restera inédit. Benjamin Moser, en tant que biographe, voit dans cette non-publication le signe d'un passage à la limite de la manière qu'avait Sontag de « se dévoil[er] [...] quand elle écrivait au sujet des autres¹⁸⁸ ». Il considère ainsi l'ensemble des notes conservées sous le titre « Sartre's Abdication » comme « un texte d'autofiction, qui utilise la figure de Sartre comme un substitut de Sontag¹⁸⁹ ». La perspective du biographe est donc toute tracée : « se servir de Sartre comme métaphore de Sontag¹⁹⁰ ». Autrement dit : « “Sartre's Abdication” donne sans doute à lire le plus habilement maquillé de tous ses autoportraits – un autoportrait qu'elle semble d'ailleurs livrer sans même en avoir conscience¹⁹¹. » Dans la perspective biographique de B. Moser, l'entreprise de Sontag

¹⁸⁶ Susan Sontag, « Sartre's Abdication », essai inédit, cité dans *ibid.*

¹⁸⁷ Lettre de Robert Silvers à Susan Sontag, 24 août 1984, Archives personnelles de Susan Sontag, UCLA, citée dans *ibid.*, p. 502-503. En l'état de notre documentation, rien ne permet de penser que Sartre a pris de la corydrane pour écrire *Saint Genet, comédien et martyr*. Il est plus probable que Sartre a commencé à consommer des amphétamines quelques années plus tard, au milieu des années 1950.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 143.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 497 : « Sa lecture de Sartre contient tous les ingrédients d'un roman : l'histoire d'un esprit d'exception qui renonce à briller parce qu'il n'a pas réussi à se montrer honnête avec lui-même. »

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 503.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 497.

est par conséquent une autofiction que l'écrivaine décide d'écrire lorsqu'elle atteint l'âge de cinquante ans – l'âge que Sartre avait au moment de se lancer dans l'écriture de son autobiographie au milieu des années 1950¹⁹². Le texte aurait porté sur un auteur qu'elle admirait parce qu'il était « en lutte permanente contre l'expérience de l'indolence, de la sénescence intellectuelle ; obnubilé par la bêtise des “autres”¹⁹³ ». Mais le « dogmatisme » de Sontag l'aurait amenée, selon Moser, à pousser la critique de Sartre du fait de son incapacité à se reconnaître dans le portrait de l'autre, en l'occurrence de reconnaître sa propre addiction au speed, à laquelle elle fut accro pendant vingt-cinq ans jusqu'au milieu des années 1980¹⁹⁴ et qui la condamnait à une perte de conscience de soi et à la production d'un « manuscrit [...] répétitif, insistant, impossible à suivre¹⁹⁵ ».

La perspective de Moser sur le manuscrit de 1983 est riche et pertinente. Elle tend cependant à négliger, au profit d'un portrait psychologique de Sontag – marqué par la *mauvaise foi* –, les sources de cet étonnant manuscrit. Le texte de Sontag, aussi surprenant ou outré qu'il puisse être, s'appuie en effet sur un certain nombre de déclarations de Sartre ou de témoignages à son sujet publiés à partir du milieu des années 1970 et dont elle pouvait avoir une connaissance directe, contrairement à ses interlocuteurs américains. C'est certainement dans cette circonstance qu'elle a pris connaissance de *La Cérémonie des adieux* et des *Entretiens avec Sartre* de 1974 publiés par Simone de Beauvoir en 1981, qui sont évoqués dans la correspondance avec Bob Silvers. Beauvoir y décrit la grande vieillesse dans laquelle Sartre se trouve alors. Toutefois, le seul examen des extraits cités par Moser (il faudrait mener une étude complète du corpus que constituent les différentes versions du manuscrit) permet de penser que Sontag s'appuie aussi sur plusieurs autres entretiens (tardifs) de Sartre.

Certains de ces entretiens ont suscité des polémiques importantes. C'est le cas de *L'Espoir maintenant*, les entretiens avec Benny Lévy parus en mars 1980 juste avant la mort de Sartre, dans lesquels ce dernier semble revenir sur les principes fondamentaux de sa philosophie. C'est aussi le cas d'un entretien bien antérieur que le manuscrit « Sartre's Abdication » évoque également avec évidence : le célèbre entretien avec Jacqueline Piatier de 1964 à propos des *Mots* dans lequel Sartre s'interroge sur la signification et sur les pouvoirs de la littérature dans un monde où des gens ont faim. On a retenu de cet interview la phrase : « En face d'un enfant qui meurt de faim, *La Nausée* ne fait pas le poids¹⁹⁶. » Sontag rappelle pour sa

¹⁹² Voir aussi *ibid.*, p. 147.

¹⁹³ Susan Sontag, « Sartre's Abdication », essai inédit, cité dans *ibid.*, p. 498.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 500.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 502.

¹⁹⁶ Voir l'entrée « “Jean-Paul Sartre s'explique sur *Les Mots*”, interview par Jacqueline Piatier, 18 avril 1964 »,

part une autre formulation du même propos dans l'entretien d'avril 1964 : « Croyez-vous que je puisse lire Robbe-Grillet dans un pays sous-développé¹⁹⁷ ? » Sontag rapporte cette affirmation au marxisme de Sartre (Moser parle du « communisme de Sartre¹⁹⁸ ») qui lui fait soutenir que « Dans une société socialiste, telle que nous l'envisageons, il n'y aura plus d'intellectuels¹⁹⁹ ». C'est dans cette perspective, estime Sontag, qu'il faut comprendre la « remarque restée célèbre sur le fait que, dans le tiers-monde, on ne pouvait pas lire Robbe-Grillet²⁰⁰ ».

Au bout du compte, à suivre ce premier repérage plus précis des sources de Sontag, il semble qu'on ne trouve qu'une confirmation de la critique qu'elle adresse à Sartre d'avoir renoncé à la philosophie et à la littérature, à sa pensée et à son style, pour des raisons d'épuisement, pourrait-on dire, tant physique qu'intellectuel et politique. On ne peut cependant pas en rester là. Il apparaît en effet probable que Susan Sontag ait aussi une connaissance précise de l'« Autoportrait à soixante-dix ans », le long entretien avec Michel Contat paru en trois livraisons dans *Le Nouvel Observateur* en juin-juillet 1975, puis repris dans le dernier volume des *Situations, Situations, X. Politique et autobiographie*, en 1976²⁰¹. À cette époque, Susan Sontag continue de vivre quatre mois par an à Paris, comme le rappelle un bel entretien qu'elle accorde alors à *Radio Canada*²⁰².

4. « Sartre's Abdication » : un projet paradoxalement sartrien

Dans l'Autoportrait de 1975, Sartre déclare ne plus être capable de style parce que la cécité l'empêche désormais de se relire. Le début de l'entretien porte sur la santé de Sartre et sur l'impossibilité qui est alors la sienne de continuer à faire encore ce qui avait constitué « [l']unique but de [s]a vie²⁰³ » : *écrire*.

Enfin, et surtout, j'ai eu des hémorragies derrière mon œil gauche – le seul de mes deux yeux, qui voit, puisque mon œil droit a pratiquement perdu la vue quand j'avais trois ans – et, à l'heure qu'il est, je vois encore les formes, vaguement, je vois les lumières, les couleurs, mais je ne vois plus les objets ni les visages distinctement. Et je ne peux, par conséquent, plus ni lire ni écrire. Plus exactement, je peux écrire, c'est-à-dire former des mains avec ma main, et je le fais actuellement de façon à peu près convenable, mais je ne vois pas ce que j'écris. Et la lecture m'est absolument impossible : je vois des lignes, des espaces entre les mots mais je ne peux plus distinguer les mots eux-mêmes. Privé de mes capacités de lire

dans Michel Contat & Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, Paris, Gallimard, 1970, p. 398-399.

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 497.

¹⁹⁹ Cité dans *ibid.*

²⁰⁰ Susan Sontag, « Sartre's Abdication », essai inédit, cité dans *ibid.*, p. 497-498.

²⁰¹ Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », dans *Situations, X*, Paris, Gallimard, 1976, p. 133-226.

²⁰² Susan Sontag, « Entretien avec Aline Desjardins », *Radio Canada*, émission « Femme d'aujourd'hui », 27 février 1976, disponible sur Youtube à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=6YmsexNC_Ug.

²⁰³ Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », p. 135.

et d'écrire, je n'ai plus aucune possibilité de m'activer comme écrivain : mon métier d'écrivain est complètement détruit²⁰⁴.

Sontag fait probablement allusion à ce passage célèbre de l'entretien avec Contat lorsqu'elle écrit, pour dénoncer « l'autovulgarisation » à laquelle Sartre s'est prêté, qu'« Écrire signifie corriger²⁰⁵. » Sartre lui-même en tirait les conséquences : « Je pense toujours mais, l'écriture m'étant devenue impossible, l'activité réelle de la pensée est, d'une certaine façon, supprimée²⁰⁶. » Et il précise dans ce passage inaugural de l'entretien que le style est une affaire de relectures et de corrections :

Ce qui m'est désormais interdit, c'est quelque chose que beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui méprisent : le style, disons la manière littéraire d'exposer une idée ou une réalité. Cela demande nécessairement des corrections – corrections qui, parfois, se renouvellent cinq, six fois. Je ne peux plus même me corriger une fois puisque je ne peux pas me relire. Donc, ce que j'écris ou ce que je dis en reste nécessairement à la première version. Quelqu'un peut me relire ce que j'ai écrit ou dit et je peux, à la rigueur, apporter quelques corrections de détail, mais cela n'aura rien à voir avec ce que serait un travail de réécriture fait sous ma plume²⁰⁷.

Sartre répète la même chose un peu plus loin dans l'entretien : « Ce travail du sens par le travail du style, c'est précisément celui que je ne peux plus accomplir, faute de pouvoir encore me corriger²⁰⁸. » Il s'interroge dès lors avec Contat sur les possibilités qui lui restent. Étant « d'abord un homme de l'écrit²⁰⁹ », Sartre concède qu'il lui reste la possibilité de parler. À l'époque, Sartre a toujours le projet de réaliser une série d'émissions historiques sur le XX^e siècle pour la télévision française²¹⁰. Il est également engagé dans un dialogue avec Simone de Beauvoir qui sera publié plus tard à la suite de *La Cérémonie des adieux*.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 133-134.

²⁰⁵ Susan Sontag, « Sartre's Abdication », essai inédit, cité dans Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 497. Sontag écrit plus précisément : « Nul écrivain digne de ce nom ne parle aussi bien qu'il écrit. (Écrire signifie corriger.) » On comprend dès lors que ce bref extrait est un montage, un *raccourci*, de propos tenus par Sartre dans son Autoportrait. Nous nous occupons du contenu des parenthèses dans le corps de notre texte. Qu'il nous suffise de noter ici que la phrase principale de Sontag renvoie manifestement à une réponse de Sartre sur la spécificité de l'écriture par rapport à l'expression orale. Sartre y soutient qu'« on ne dit jamais autant dans le langage oral que dans l'écriture. » (Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », p. 147.)

²⁰⁶ Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », p. 135.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 135-136.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 139.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 137.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 134. Ce dernier manuscrit de Sartre a été publié tout récemment : Jean-Paul Sartre, « Derniers écrits autobiographiques », éd. J. Bourgault et G. Philippe, *Études sartriennes*, n° 26, 2022, p. 29-58. La publication du manuscrit est précédée par une présentation d'Alexandra Follonier, « L'ultime manuscrit de Sartre », *ibid.*, p. 17-27, qui signale qu'on a aussi retrouvé récemment, en avril 2022, le film de présentation de l'émission (qui, elle, n'a jamais été tournée) réalisé par Yves Kovacs, « Sartre, de Beauvoir : le projet télévisuel », désormais numérisé par l'INA. Pour une évocation de ce dernier manuscrit de Sartre, conservé à la BnF, voir également Michel Contat & Gilles Philippe, « Peut-on encore écrire, si l'on ne peut plus relire ? Sartre, le brouillon et le style », *Genesis*, n° 33, « Sartre Beauvoir. Genèses croisées », 2021, p. 19-34.

Si vous voulez, c'est dans l'écriture que j'allais le plus loin. Mais il y a aussi la conversation de tous les jours, avec Simone de Beauvoir, avec d'autres, avec vous, puisque nous sommes ensemble aujourd'hui, où j'essaie d'être le plus clair et le plus vrai possible, de manière à livrer entièrement, ou à essayer de livrer entièrement, ma subjectivité²¹¹.

Dans la suite de l'entretien, Sartre fait encore plusieurs fois référence à ses entretiens avec Beauvoir²¹². Le projet de ces entretiens était de donner un prolongement aux *Mots* au travers duquel Sartre n'aurait pas cherché à se comprendre à partir d'« un moi passé²¹³ » (*ibid.*, p. 175), son enfance, mais pour comprendre directement où il en était. C'est à cette pratique de l'entretien, qui occupera en effet Sartre jusqu'à sa mort, que Sontag réserve ses critiques dans son essai avorté de 1983-1984. Ce faisant, Sontag ne fait que répéter les réserves formulées par Sartre lui-même. Celui-ci concède volontiers que la conversation ne permet pas d'accéder au « secret²¹⁴ » de nous-même ou, pour mieux dire, au « fond sombre qui refuse d'être dit²¹⁵ » mais que nous savons être nous-même. Il en tire les conséquences : « en fait on ne dit jamais autant dans le langage oral que dans l'écriture. Les gens ne sont pas habitués à se servir du langage oral²¹⁶. » Sartre soutient que, même pour les intellectuels, pourtant dotés d'une éducation sociologique et psychanalytique, la « compréhension de soi-même et des autres²¹⁷ » s'arrête trop tôt et réduit la conversation d'idées à l'échange de « bêtises²¹⁸ » : « Je déteste ça, *conclut Sartre*, les discussions d'idées entre intellectuels, on est toujours au-dessous de soi-même²¹⁹ ».

L'entretien avec Contat revient alors sur le projet d'écrire une œuvre de fiction²²⁰. Au début des années 1970, Sartre avait en effet envisagé de rédiger un « testament politique²²¹ » sous la forme d'une nouvelle dans laquelle Sartre aurait dit tout ce qu'il n'avait pas pu dire : « Je prends la plume, je m'appelle Sartre, voici ce que je pense²²². » Il se serait dès lors agi d'« une fiction qui n'en soit pas une²²³ », d'un « détour par la fiction²²⁴ » qui aurait permis à Sartre tout à la fois de totaliser-objectiver sa subjectivité et, en même temps, de cerner la vérité et les limites de l'écriture en 1971.

²¹¹ Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », p. 143.

²¹² Voir *ibid.*, p. 152, 175.

²¹³ *Ibid.*, p. 175.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 144.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 143.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 147.

²¹⁷ *Ibid.*

²¹⁸ *Ibid.*, p. 190.

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*, p. 145.

²²¹ *Ibid.*

²²² *Ibid.*

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*, p. 146.

Je projetais alors d'écrire une nouvelle dans laquelle j'aurais voulu faire passer de manière indirecte tout ce que je pensais précédemment dire dans une sorte de testament politique qui aurait été la suite de mon autobiographie, et dont j'avais abandonné le projet. L'élément de fiction aurait été très mince ; j'aurais créé un personnage dont il aurait fallu que le lecteur pût dire : « Cet homme dont il est question, c'est Sartre. »²²⁵

Sartre précise un peu après ce qu'aurait été cet autre livre :

Il s'agissait surtout de me mettre dans une certaine posture, d'où, nécessairement, m'apparaîtrait un certain genre de vérité que je ne connaissais pas encore. Il s'agissait, par le biais d'une fiction vraie – ou d'une vérité fictive –, de reprendre les actions, les pensées de ma vie pour essayer d'en faire un tout, en regardant bien leurs prétendues contradictions et leurs limites, pour voir si c'était bien vrai qu'elles avaient ces limites-là, si l'on ne m'avait pas forcé à considérer telles idées comme contradictoires alors qu'elles ne l'étaient pas, si l'on avait bien interprété telle action que j'avais faite à un certain moment²²⁶...

Comme le perçoit parfaitement son interlocuteur, Sartre aurait ainsi trouvé, par la fiction, le moyen d'établir des vérités complémentaires, non seulement sur lui-même, mais aussi sur son époque : « J'aurais simplement laissé entendre qu'elle [la vérité entière] est atteignable – encore que personne ne soit capable, aujourd'hui, de l'atteindre²²⁷. » La nouvelle qu'il aurait écrite aurait dès lors certes été la suite des *Mots*, mais elle aurait aussi été la continuation de la *Critique de la Raison dialectique* dont l'entreprise à partir de 1957 avait consisté, résume Sartre, en « une manière de régler mes comptes avec ma propre pensée » et une réaction à l'« action sur la pensée qu'exerçait le parti communiste »²²⁸. On est frappé, à la lecture de l'entretien, que, s'agissant de la CRD, Sartre identifie la condition de l'enchaînement de ces deux niveaux de totalisation, non pas dans l'utilisation de la fiction, même s'il y a bien un style de la *Critique de la Raison dialectique*²²⁹, mais dans l'usage de la corydrane qui lui permettait d'augmenter la vitesse de sa pensée et de son écriture.

C'est à partir de ce moment [1957] que j'ai écrit la *Critique de la raison dialectique*, et c'est elle qui a mordu sur moi, qui m'a pris tout mon temps. J'y travaillais dix heures par jour, en croquant des cachets de corydrane – j'en prenais vingt par jour, à la fin –, et, en effet, je sentais qu'il fallait terminer ce livre. Les amphétamines me donnaient une rapidité de pensée et d'écriture qui était au moins le triple de mon rythme normal, et je voulais aller vite²³⁰.

²²⁵ *Ibid.*, p. 145.

²²⁶ *Ibid.*, p. 148.

²²⁷ *Ibid.*, p. 148-149.

²²⁸ *Ibid.*, p. 149-150.

²²⁹ Voir Gilles Philippe, « La nostalgie du style ? Réflexions sur l'écriture philosophique de Jean-Paul Sartre », *Rue Descartes*, n° 47, « Sartre contre Sartre », 2005/1, p. 45-54. Ainsi qu'Alexandre Feron, « Expérience et écriture dialectique », Colloque annuel du Groupe d'Études Sartriennes, 25 septembre 2021 (à paraître).

²³⁰ Jean-Paul Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », p. 149.

La reconstitution d'une longue section de l'« Autoportrait à soixante-dix ans » autorise par conséquent à compléter et à enrichir l'hypothèse de Benjamin Moser concernant le manuscrit inédit de Sontag sur Sartre. Si l'on peut considérer à bon droit que « Sartre's Abdication » est un autoportrait indirect de Sontag elle-même, il n'est en revanche plus possible d'y voir une opération arbitraire qui ne reposerait sur aucune information fondée.

L'entretien avec Michel Contat n'est d'ailleurs pas un document isolé. Au cours des années 1960-1970, Sartre a plusieurs fois décrit dans sa correspondance et dans ses entretiens l'usage qu'il faisait de la corydrane et les conséquences de la consommation d'amphétamine sur son écriture. Il décrit avec précision dans de très belles pages la manière dont les amphétamines calment ses angoisses et semblent donc, sur le moment, l'autoriser à écrire ce qu'il a à écrire. La relecture de ces pages remet alors les choses en place : elle découvre une écriture bavarde qui doit ensuite être corrigée – et corrigée toujours plus – pour se tenir, de manière contrôlée, sur le plan de la pensée en cours d'élaboration. Au-delà des effets de dégradation physique de la prise de corydrane, l'absence d'angoisse scelle alors la faiblesse et la complaisance de la pensée. Un extrait des Entretiens de Sartre avec John Gerassi, daté d'avril 1971, met en évidence cette situation d'échec :

Sartre : [...] Il faut vous dire que pendant des années, et encore ça m'arrive de temps en temps, je travaillais avec de la corydrane, vous savez la corydrane c'est comme la benzédrine, une amphétamine mais qui est donc un peu excitant ; alors pour enrayer l'angoisse, ces jours-là, je prends de la corydrane en bonne quantité. J'en prenais même quelquefois 20 par jour, et alors ça me prend complètement, et je fume pareil, et l'angoisse est masquée.

Gerassi : Vous ne faites plus ça ?

Sartre : Non parce que finalement au point de vue du travail c'est souvent plus nuisible que bon ; je veux dire que pour l'angoisse c'est excellent sans angoisse vous êtes mou, vous n'avez pas envie de travailler ce matin-là, vous en prenez, ça va ; mais ce que vous faites, ce n'est pas bien, parce que ça s'accompagne d'une sorte de relâchement des censures et vous laissez passer des choses que vous êtes obligé ensuite de prendre plus de temps pour ôter ou corriger, tandis que si vous n'aviez pas pris ça vous n'auriez pas simplement écrit, ç'aurait été barré par une censure, ce n'est pas grave, mais des choses qui ne sont pas bonnes, ou alors des plans ; le plan très souvent cède, parce qu'on est bavard, alors on en met trop sur un plan marginal, ce qui fait que le beau plan disparaît mais toute la *Critique de la Raison dialectique* a été écrite à la Corydrane, tout entière²³¹.

On peut dès lors conclure que le projet d'autoportrait que Moser prête à Susan Sontag en 1983-1984 est fondé sur l'autoportrait que Sartre dessine publiquement de lui-même en 1974-1975, sur la limite finale de son œuvre, dans son entretien avec Contat tel qu'il fut confirmé après la mort de Sartre par la publication de *La Cérémonie des adieux* en 1981. Mais

²³¹ Jean-Paul Sartre, « Entretiens avec John Gerassi », Interview 10, 23 avril 1971, p. 436-437. L'intégralité de ces entretiens est conservé à la Beinecke Library de l'université de Yale sous la cote GEN MSS 441, Series I, https://archives.yale.edu/repositories/11/archival_objects/225646. Je remercie Jean Bourgault d'avoir attiré mon attention sur ce passage.

on trouve, sur un autre plan, dans le récit de prise de corydrane par Sartre, le ressort d'une autre ambition de Sontag. Pour construire un portrait de Sartre, cette dernière aura repris un passage de l'entretien de 1975 dans lequel le philosophe décrit la manière par laquelle il a cherché, grâce aux amphétamines, à pousser sa pensée à ses limites – du moins, à dépasser sa pensée considérée comme un système. Si on suit l'hypothèse de lecture proposée ici, elle aura d'autant plus aisément récupéré le témoignage de Sartre qu'on peut raisonnablement supposer, de manière complémentaire, que Sontag a pu observer l'état de Sartre sous amphétamines. Introduite par ses amis américains Michelson et Frechtman dans le salon philosophique de Jean Wahl, il est en effet probable qu'elle ait assisté à la conférence-vedette que Sartre a faite au Collège philosophique en mai 1958, à propos de la dialectique, quelques mois seulement après leur rencontre. On rappellera à cet égard la description qu'Annie Cohen-Solal a donnée de cette conférence sur la base du témoignage de Jean Pouillon :

[A]lors que Sartre terminait son manuscrit, il avait accepté, à la demande de Jean Wahl, de donner une conférence au Collège de philosophie sur la dialectique et les problèmes dont il était en train de traiter. La conférence eut lieu au 44 de la rue de Rennes, soit exactement en face de son domicile. Il arriva le soir, vers six heures, dans une salle bondée ; il tenait sous les bras un énorme dossier : « Je vais vous parler de ce que je fais en ce moment », dit la voix mécanique et urgente. Et, sans lever le nez de son texte, absorbé comme s'il était encore en train d'écrire, il parla, sans arrêt : « Il parla trois quarts d'heure, raconte Jean Pouillon, une heure, une heure et quart, une heure et demie, une heure trois quarts, sans lever le nez. Les gens qui se tenaient debout – la moitié de l'audience – n'en pouvaient plus. Certains mêmes commençaient à s'effondrer... On avait l'impression que Sartre oubliait le temps. » Enfin, n'y tenant plus, Jean Wahl lui fit signe, le philosophe plia bagage et remonta dans son bureau aussi brutalement qu'il était venu²³².

Faisons le point. Il apparaît dès lors que Sontag critique (le dernier) Sartre à partir de Sartre lui-même. Il serait dès lors utile de pouvoir lire un jour l'ensemble des témoignages de Sartre sur son usage de la corydrane. Il ne suffit toutefois pas de dire cela. Il faut immédiatement ajouter que la critique de Sontag constitue aussi, en même temps, un dépassement de cette critique et un dépassement de l'œuvre de Sartre qui s'appuie sur une virtualité de celle-ci, à savoir la possibilité de prolonger le système philosophique sartrien par une fiction. Dans son essai « Sartre's Abdication », Sontag aurait ainsi pris le parti de réaliser le projet d'écrire une fiction que le philosophe vieillissant avait été incapable de mener à bien. Le tour de force *essayé* par Sontag serait alors, à nous suivre, d'avoir tenté de tenir ensemble deux virtualités de l'autoportrait sartrien : faire une fiction certes mais qui concerne le speed, qui concerne un écrivain sous corydrane. Logiquement, donc : « Sartre's Abdication » est une fiction sur le speed. Du point de vue de l'œuvre de Sartre *vu par Sontag*, l'entreprise ne pouvait cependant

²³² Annie Cohen-Solal, *Sartre, 1905-1980*, p. 649-650.

prêter qu'à confusion : il se serait agi, au fond, de concevoir le dépassement simultané des *Mots* et de la *Critique de la Raison dialectique* et, en même temps, de manifester l'échec de cette tentative. La tentative de Sontag avait vocation à faire d'une double négation, d'une double impossibilité – d'une part, l'épuisement du philosophe soumis à l'écriture dialectique, d'autre part, l'impossibilité pour Sartre d'écrire un testament politique sous une forme fictionnelle –, le ressort d'une création fictionnelle qui aurait accompli l'œuvre de Sartre. Au vu de l'originalité et de la complexité de cette tentative, il n'est donc pas étonnant que le manuscrit soumis à des éditeurs américains ait fait l'objet d'une fin de non-recevoir.

Benjamin Moser a compris que l'essai sur Sartre non publié constituait un cas-limite des autoportraits indirects de Sontag. Le biographe de Sontag n'a toutefois pas pu en cerner ni la matière ni la justification. L'essai de Sontag n'est pas (seulement, principalement), comme il l'écrit, la preuve de son « dogmatisme²³³ » (amphétaminé). Il s'agissait bien davantage pour elle de revenir à Sartre *rencontré vingt-cinq ans plus tôt* chez Jean Wahl et d'en proposer une nouvelle traduction américaine. À distance de la rencontre de 1958, Sartre donnait aussi l'occasion à Sontag de faire œuvre littéraire ; il lui offrait la possibilité d'écrire un essai qui serait une fiction dont le lecteur pût dire : « La personne dont il est question c'est Sontag. »

L'histoire des relations de Susan Sontag à l'œuvre de Sartre mérite donc d'être relue – et corrigée. On pourra être guidé pour cela par la description du style de critique pratiqué par Sartre dans le *Saint Genet, comédien et martyr* que Sontag donnait dans son article de 1963, lorsque celle-ci rendait compte de la traduction de Bernard Frechtman :

To read it [*Saint Genet*], familiarity with Genet's writings in prose, most yet untranslated, is surely essential. Even more important, the reader must come equipped with sympathy for Sartre's way of explicating a text. Sartre breaks every rule of decorum established for the critic ; this is criticism by immersion, without guidelines. The book simply plunges into Genet ; there is little discernible organization to Sartre's argument ; nothing is made easy or clear²³⁴.

Avec « Sartre's Abdication », Sontag a donné un exemple, sinon achevé, du moins éprouvé, de *critique par immersion*. En amont de cette tentative qui se veut sans ligne directrice et sans objectif de clarification, il convient cependant de remarquer, comme le revers de cette forme radicale de « sympathie », la capacité inédite de s'immerger dans la pensée française

²³³ Benjamin Moser, *Sontag. Sa vie et son œuvre*, p. 496.

²³⁴ Susan Sontag, *Against Interpretation*, Londres, Vintage Books, 2001, p. 93-94.

contemporaine qu'autorise la biographie de Susan Sontag écrite par Benjamin Moser. Cela confirme que là où nous sommes invités à voir des auteurs monumentalisés il y a bien souvent des ambiances de pensée et des lieux de savoir partagés, et des génétiques collectives à entreprendre.